Osaka University Knowledge Archive

Title	Un poème de Jacques Roubaud : je vais bienveillamment... · [GO 19]
Author(s)	Disson, Agnès
Citation	Gallia. 1996, 35, p. 93-97
Version Type	VoR
URL	https://hdl.handle.net/11094/9194
rights	
Note	

Osaka University Knowledge Archive : OUKA

https://ir.library.osaka-u.ac.jp/

Osaka University

Un poème de Jacques Roubaud : je vais bienveillamment... • [GO 19]

Agnès DISSON

je vais bienveillamment... • [GO 19]

je vais bienveillamment entre les blancs silos
d'une campagne saoule et rose un peu marelle
je suis une roue elle-même sur vélo
je vais les vignes repenties sous de la grêle

je vais les ruisseaux les peupliers leurs kyrielles
musique de mon paysage avec halos
ces blés bottés! ce sont sept lieues d'un vallon clos
je vais cadastrement par mes contrées agnelles

bon ciel émulsion de plumes de chaux de mèches
mon enseigne mon nœud de nuages niant
les tourbillons de pierres poudres et de moelles

mon ciel gros dos où jutent trois nuages pêches
laisse-moi m'étendre sous tes yeux oscillants
maintenant mon bon ciel brasier laiteux Noël

Ce poème, *je vais bienveillamment...*, appartient au premier recueil de Jacques Roubaud, ∈, publié chez Gallimard en 1967. Jacques Roubaud, né en 1932, est, on le sait, poète, romancier, membre de l'Oulipo, mais aussi — et chronologiquement — d'abord mathématicien. Il a enseigné longtemps les mathématiques à Nanterre, il enseigne actuellement la poétique mathématique à Paris, à l'Institut des Hautes Etudes en Sciences Sociales et il est significatif que dans son dernier ouvrage, *Poésie, etcetera : ménage* (Stock, 1995), Jacques

Roubaud se définisse lui-même comme "compositeur de mathématique et de poésie".

ϵ, ou epsilon, est un symbole mathématique qui dans la théorie des ensembles, signifie l'appartenance. Transposé dans le domaine poétique, il traduit "l'appartenance au monde et la difficulté d'être". Les références bibliographiques du recueil à Bourbaki, Benzécri, Benabou, suggèrent que la poésie, comme les mathématiques, est d'abord œuvre formelle. Roubaud — comme les troubadours auxquels il se réfère — est un formaliste : le lyrisme naît du jeu et de la contrainte des formes ; ce qui fonde le poème, c'est la composition, la structure, la notion "salvatrice" de structure[1].

Le poème n'est donc pas un objet isolé, il obéit à une stratégie de composition globale, mais aussi à un itinéraire de lecture : l'une des lectures possibles d'ϵ est celle du jeu de Go (on retrouve ici l'influence japonaise, toujours présente chez Roubaud, non au niveau des images mais justement au niveau de la structure).

Tout comme *Derrière le miroir* de Lewis Carroll était construit sur le modèle du jeu d'échecs, ϵ de même est construit sur celui du jeu de Go ; chaque poème s'accompagne d'un cercle, noir ou blanc, et d'un numéro — ici GO 19 — mimant ainsi un moment d'une partie de Go donnée en fin de recueil. Car " il n'existe qu'une activité à laquelle puisse raisonnablement se comparer le Go. On aura compris que c'est l'écriture."[2]

Le texte se pose sur la page comme un pion sur l'échiquier, dans l'avancée d'une bataille dynamique entre deux principes opposés (le noir et le blanc), entre deux joueurs (le poète et son lecteur), entre les deux pôles enfin du jeu poétique lui-même (la modernité et la tradition, toujours indissociables chez Jacques Roubaud).

A première lecture, le texte est à la fois étrange, déroutant et curieusement familier : ce qui est insolite, c'est l'assemblage sémantique, les glissements de termes, les incompatibilités et les ruptures ; la création de néologismes ("bienveillamment"), l'alliance incongrue de l'animé et de l'inanimé ("les vignes repenties", "la campagne saoule"), les raccourcis qui bouleversent les règles de la transitivité ("je vais les vignes...", "je vais les ruisseaux les

---

1) Jacqueline Guéron, « Lecture de Jacques Roubaud », *Critique*, 1975.

2) P. Lusson, G. Perec, J. Roubaud, *Petit traité invitant à l'art subtil du Go*, C. Bourgois, 1969.

peupliers leurs kyrielles"), les substantifs utilisés comme adjectifs ("un peu marelle", "mes contrées agnelles"), tout ceci heurte, fait choc.

Ce qui est familier par contre, c'est la structure : il s'agit très clairement d'un sonnet, deux quatrains, deux tercets, en alexandrins de surcroît, avec alternance de rimes masculines et féminines.

Ce choix du sonnet par Roubaud est essentiel : ∈ se veut en effet "un sonnet de sonnets", c'est-à-dire un livre de sonnets, mais aussi un livre sur le sonnet ; une interrogation sur ses origines, ses avatars, ses variantes possibles (avec des sonnets à la Hopkins, à la E. E. Cummings, des sonnets en prose...), bref une exploration de son adaptabilité et de sa plasticité face à la poésie aujourd'hui.

L'implication est claire : "je n'invente rien", dit Roubaud, "je demeure obstinément attaché à la tradition... Elle est mon point de départ, ma référence constante"[3]. La table rase en poésie n'existe pas, l'innovation poétique s'insère dans la relecture et la mémoire des formes du passé, dont le sonnet est l'illustration exemplaire.

C'est donc le cadre syntaxique, c'est la forme, qui au-delà de l'imprévisible du vocabulaire assure la lisibilité du texte. "On retrouve au niveau du texte ce que les surréalistes pratiquaient au niveau de la phrase : on peut tout se permettre avec les mots pourvu que les structures de la langue restent en place, que la grammaire assure une intelligibilité, un sens au texte"[4].

Ainsi, ce sont les anaphores ("je vais"), les répétitions, les symétries qui permettent de repérer un premier sens du texte, un thème initial, celui d'une promenade dans la campagne, promenade heureuse ("je vais bienveillamment") sous les éclaircies et la grêle ("je vais les vignes repenties sous de la grêle"), sous un ciel nuageux et changeant, un ciel de printemps peut-être ("mon ciel gros dos où jutent trois nuages pêches"). Ciel mouvant, promenade fantasque, où il faut s'abandonner aux jeux de mots, aux clins d'œil, à la fantaisie ("une campagne saoule et rose" → sous les roses ; "un peu marelle" → un peu marteau → un peu folle ; comme plus loin "tes yeux oscillants" → haut scillant).

Jeux de mots mais aussi jeux de l'enfance : cette promenade campagnarde

---

3) Jacques Roubaud, « Propos sur ∈ », *La quinzaine littéraire*, Janv. 1968.

4) Marie-Paule Berranger, *Poésie en jeu*, Bordas, 1989.

s'inscrit aussi par le biais du jeu, dans un contexte d'enfance, celui des "jours joyeux" évoqués dans un autre poème ; comme en font foi le vélo, la marelle, la référence aussi aux contes de fées, Petit Poucet, Chat Botté ("ces blés bottés !" dotés du seul point d'exclamation du poème, les "sept lieues" aussi qui rappellent les bottes de sept lieues du conte de Perrault).

La marelle entraîne une autre image, celle du quadrillage : la marelle, c'est ce jeu enfantin où l'on quadrille le sol en carrés sur lesquels on saute à cloche-pied jusqu'à l'étape finale qui est celle du ciel, c'est-à-dire du paradis ; ciel qui est de même l'étape finale du poème, puisqu'il constitue, à trois reprises, l'adresse des tercets.

Le terme 'marelle' est repris par le néologisme 'cadastrement', qui évoque une campagne d'avant le remembrement, un paysage morcelé en parcelles géométriques. Et c'est le "je" narrateur, d'un coup de roue de vélo, qui relie, qui donne un sens, un ordre, une direction à ce paysage épars.

On perçoit là le deuxième niveau métaphorique du poème : cette campagne aimée, enfantine et familière ("mes contrées agnelles"), quadrillée comme un cahier d'écolier, c'est aussi un autre espace familier, celui de la page. Le paysage, c'est la page, entre les marges et les blancs du texte ("les blancs silos"), la promenade c'est l'écriture et la création du poème qui s'avance et se déploie ("je vais"), les trois nuages pêches ce sont les trois mots du titre, et pourquoi pas ses trois points de suspension, qui ouvrent dans ce suspens même tous les possibles du texte.

Campagne d'ailleurs plus tourangelle que méditerranéenne (bien que Roubaud se revendique comme "poète provençal"), avec ses collines doucement moutonnantes, ses peupliers et ses ruisseaux, son ciel d'averses changeantes : mémoire d'un paysage tout aussi littéraire — à la Du Bellay — qu'individuel, puisque si la poésie est "effecteur de mémoire", elle est par conséquent "autobiographie de tout le monde". Non seulement évocatrice d'un souvenir privé, personnel, anecdotique (comme peut l'être par exemple la poésie des Romantiques) mais suscitant chez l'autre — le lecteur — des images intérieures, diverses et multiples, "un processus de mémoire" unique et double à la fois. Car "la poésie est le seul art de mémoire personnel (une mémoire) *et* interpersonnel (toutes mémoires)".

Mémoire externe, mémoire interne, mais plus encore, pour tous et pour chacun, "mémoire de la langue" : telle est la définition de la poésie, l'axiome,

"l'hypothèse de poésie" posée tout au long de son œuvre par Jacques Roubaud[5].

Et dans le poème, ce ciel final, c'est encore la page, revendiquée comme espace personnel et jubilatoire ("bon ciel", "mon ciel", "mon bon ciel").

Ce ciel "laiteux" —— comme la page blanche —— est aussi curieusement le théâtre d'une bataille vaguement moyenâgeuse ("enseigne" appartient au vocabulaire militaire d'autrefois) et la "chaux", "les tourbillons de pierre poudres et de moelles" renvoient peut-être à la bataille ancienne du pion noir contre le pion blanc, du cavalier du jeu d'échecs, du chevalier qui défend sa dame, comme dans l'univers du conte déjà évoqué ou dans le monde des troubadours cher à Roubaud.

Il est intéressant de noter que le mot qui clôt le poème, "Noël" —— et qui est le seul à porter une majuscule —— était au Moyen-Age justement une exclamation (Noël! Noël!) qui exprimait le bonheur, la jubilation, la plénitude.

Epiphanie qui est bien sûr celle de l'écriture. Puisque le cœur du poème, ce n'est pas le paysage-prétexte, ni même le paysage-souvenir, c'est le processus même, la création du poème, dans un temps enfin arrêté ("maintenant mon bon ciel brasier laiteux Noël"), dans le présent de la mémoire qui se superpose et coïncide avec le présent de l'écriture. Et ajoutons-le, le présent aussi de la lecture : car "la poésie est MAINTENANT", un présent éternellement "composé et perçu maintenant", "l'instant où le très durable (dans votre mémoire, dans toute votre mémoire) pince l'éphémère quasi absolu." Et pour conclure, "ceci seulement : L'instant de la poésie est une définition du temps."[6]

(大阪大学外国人教師)

5) Jacques Roubaud, *Poésie, etcetera : ménage*, Stock, 1995.

6) Jacques Roubaud, *Op. cit.*